

Dimanche 9 Janvier 1881

ABONNEMENTS
PARIS ET DÉPARTEMENTS
EN AVANCE
SIX Mois 30 francs.
TROIS Mois 15 francs.
Pour l'Étranger, Port en sus.

Un Numéro (PARIS) 15 cent.
Un Numéro (DÉPARTEMENTS) 20 cent.
Les abonnements partent du 1^{er} et de 15 de chaque mois.

On s'abonne par l'envoi d'un mandat-poste ou d'un mandat sur Paris à l'ordre de l'ADMINISTRATEUR.
On peut également s'abonner, sans l'un des bureaux de Paris ou Franco plus augmentation de prix.

PARIS

DIMANCHE 9 JANVIER

La discussion de l'adresse sera cette année plus longue que de coutume, dans les Chambres britanniques. Deux séances entières n'ont pas suffi à épuiser un débat qui, suivant les traditions parlementaires de nos voisins, se réduisait en général à une simple formalité. Les propositions que prend cette préface de la session de 1881 méritent d'autant plus d'être signalées que les vaincus des dernières élections générales paraissent avoir ajourné tout projet de revanche. Ce n'est pas que lord Beaconsfield ait éprouvé de violentes attaques à ses adversaires; mais à la renommée à poser la question de confiance devant la Chambre des lords. De son côté, sir Stafford Northcote, bien qu'il ait critiqué aussi bien au dedans qu'au dehors toutes les actes de M. Gladstone, s'est abstenu de proposer aux Communes une motion de blâme contre le cabinet.

L'opposition comprend que le moment n'est pas venu pour elle de reconquérir le pouvoir. Il est très vraisemblable que, dans le cas où le ministère viendrait à subir un échec de quelque gravité, la Chambre serait dissoute, et, malgré les mécomptes subis par le gouvernement libéral, les dispositions nouvelles du pays

» générale, mais jamais par la coercition et la terreur.
M. Forster a répondu que les discours de M. Parnell à la Chambre des Communes ont un singulier contraste avec les improvisations que prononce le même orateur dans les meetings des fermiers irlandais, et qu'il a nettement acquis le rôle de la ligue d'avoir, par ses excitations, rendu les attentats agraires plus graves et plus fréquents.

Il est permis de se demander si le ministère a été bien inspiré en répondant par des réminiscences violentes aux avances de M. Parnell. Bien qu'il ait à diverses reprises, prodigué dans les meetings les attaques les plus injustes et les plus passionnées contre M. Forster et M. Gladstone, le chef des *home-rulers* a laissé très clairement entendre qu'il était disposé à donner son appui aux projets du gouvernement sur la reorganisation de la propriété en Irlande. C'était, du reste, la tactique ordinaire de O'Connell. Lorsque le grand agitateur s'adressait à ses compatriotes il tonait contre l'« *tyrannousie* » des whigs. Il traitait de « *vieillard dégradé* » lord Grey, un des hommes d'État les plus dignes de respect qu'ait produits l'Angleterre, et il n'épargnait pas davantage lord Melbourne, qui devint, après lord Grey, le chef du parti libéral.

Mais à peine revenu au palais de Westminster, O'Connell s'empressait de voter pour les ministres qu'il avait insulté.

Dépêches télégraphiques

(Service de l'agence Havas)

Londres, 8 janvier.
Une dépêche de Berlin dit que M. de Saint-Vallier est disposé à proposer un autre plan d'arrangement de la question grecque qui serait plus acceptable et auquel M. de Bismarck serait favorable.

On croit savoir ici que le projet en question (qui consistent à mettre les Grecs immédiatement en possession de la partie des territoires contestés qui leur est accordée par la Turquie) a été abandonné.

Londres, 8 janvier.
Le *Morning Post* a reçu de Berlin un télégramme annonçant qu'un grand mécontentement règne dans l'île de Crète. Le plus grand nombre des candidats desire s'affranchir définitivement de la domination ottomane.

Berlin, 8 janvier.
Dans sa réponse à l'adresse de félicitations qui lui a été présentée à l'occasion du nouveau roi par la municipalité de Berlin, l'empereur d'Allemagne s'est exprimé de la manière suivante: « J'ai constaté avec satisfaction que l'on était reconnaissant des efforts que j'ai faits de concert avec mon gouvernement, pour maintenir la paix de l'Europe, avec l'aide de Dieu, à travailler au maintien des relations pacifiques qui régissent entre les différents États ».

Berlin, 8 janvier.
M. de Bismarck est arrivé ici ce soir, à cinq heures.

Le *Capitan Fracassa* publié la dépêche suivante: « Le 8 janvier ».

LE PARLÉMENTAIRE

JOURNAL DE LA RÉPUBLIQUE LIBÉRALE

C'est une vieille loi; mais elle ne cesse de recevoir des applications nouvelles, et ces derniers jours viennent encore de la confirmer.

Les candidats qu'on appelle opportunistes, et qui se rapprochent plus ou moins de la nuance du groupe parlementaire de l'Union républicaine, sont en assez grand nombre. Ce sont, pour la plupart, des conseillers sortants. Quiconque a survécu avec quelque attention les travaux du conseil municipal dont les pouvoirs expirent aujourd'hui même, pourrait penser qu'en fait de radicalisme ses votes ont eu de quoi satisfaire les plus exigeants. Elaborer un projet d'organisation municipale qui ne tend à rien moins qu'à ressusciter la Commune en la légalisant, refuser le budget des cultures et une partie de celui de la police, applaudir à l'enlèvement des crucifix, voilà des actes bien faits pour élever au-dessus de tout soupçon de modération la majorité du conseil sortant. Eh bien! non, elle est trop froide, elle est molle, elle est réactionnaire. Elle a faibli quand il s'est agi de décerner aux héritiers de l'insurrection de 1871 les honneurs d'un monument public. Elle est suspecte et condamnée. M. Spuller, qui n'est pas candidat aux élections municipales, mais qui assaie, dans une réunion publique de son arrondissement, dont il est député, de donner quelques explications sur les causes de la démission récente du maire, est hué, injurié, sa voix est couverte par

se plaint d'être considéré par certains électeurs du quartier où il se porte comme un barait centre gauche, ce qui est, comme chacun sait, le dernier des outrages, et regrette que les orateurs du parti révolutionnaire collectivement aient sans cesse attaqué des républicains éprouvés comme Louis Blanc, Clemenceau, Lockroy. M. Marey, dans la *revue*, engage le peuple à se défer à l'avenir des mensés « qui sont tellement les affaires de la réaction qu'on peut se demander si quelques-uns ne sont pas à sa solde. » Et il continue: « Tout en ne renonçant à aucune de ses revendications légitimes, le peuple comprendra que ce n'est pas un bon moyen d'arriver à son but que de défier ceux qui l'ont suivi pour accueillir certains individus malpropres, qu'on rougit de classer dans les partis politiques, car on ne sait ni d'où elles sortent, ni où elles vont. »

N'est-ce pas un édifiant tableau que celui de ces querelles? Et ceux qu'on appelle les opportunistes ne devraient-ils pas, au spectacle de leurs propres mésaventures et de celles de leurs voisins, de l'extrême gauche, comprendre combien l'on gagne peu à désertier le terrain des idées libérales pour flatter des passions qui, quoi qu'on fasse, ne sont jamais satisfaites, et consentir à des concessions qui, quelques larges qu'elles soient, seront jamais suffisantes? Le conseil municipal élu en 1878 dénoncé comme réactionnaire.

été fait dans les sections de vote, les résultats en seront centralisés dans les mairies de chaque arrondissement, et de là transmis au bureau du conseil municipal, pavillon de Flore, par voie télégraphique. On peut donc penser qu'à onze heures on sera en possession des votes émis dans tous les quartiers. Il y a lieu de s'attendre à un certain nombre de ballottages.

CHRONIQUE

NOTES DE VOYAGE — POÉSIE ANGLAISE

Londres, janvier 81.

Mon compagnon me voitrait comme un coïls à travers le fog, ce brouillard jaune particulier à Londres et qui a comme une odeur de suie. Chemin faisant, nous causions esthétique. Nous avions pris un *hansom-cab*, puis un des trains du *Metroplitan-railway*, traversé dix tunnels, changé vingt fois de wagon, pris un nouveau *sub*, bref, parcouru en vrais Londoniens une de ces distances démesurées au regard desquelles la traversée en longueur de tout Paris semble une petite promenade. Nous étions dans cette banlieue de Londres où l'Anglais se choisit aussitôt, qu'il le peut, un cottage avec juste ce qu'il faut de pelouse pour organiser des parties de *lawn-tennis*. Le choisit-il? Non, car l'entrepreneur a eu soin de construire des rues entières de ces cottages familiaux, tous pareils de forme extérieure et de forme intérieure, divisés en un même nombre de pièces identiquement distribuées, et le locataire aurait de sa peine à choisir entre ces maisons dont l'une vaut l'autre. « C'est ici », me dit mon guide devant une des deux cents villas qui entouraient un square planté d'arbres noyés de brouillard, et nous entrâmes dans le calme asile en continuant notre discussion sur la poésie. Car celui qui me faisait l'honneur de me servir de guide est un des poètes les plus distingués de cette jeune école qui reconnaît comme chef du chœur le déjà célèbre Charles Algernon Swinburne — cet artiste en mots, assez audacieusement sûr de sa maîtrise du rythme, pour avoir envoyé, lors de la publication du « Tombeau de Gautier », chez l'éditeur Lemerre, quatre pièces de sa composition : l'une était en vers anglais, la seconde en vers français, la troisième en vers latins et la quatrième en vers grecs.

Si le charme intime du *lame* anglais doit paraître précieux, c'est à coup sûr aux hommes d'étude, dont il capte le recueillement avec son confort, si l'on peut dire. Aussi avec quelle amoureuse entente de ce recueillement l'écrivain organise sa *library* au premier étage de la petite maison, et comme il sait la meubler avec le budget le plus commode, la bibliothèque la mieux aménagée! En regardant chez mon hôte les livres de toutes langues qui garnissaient les murs de ce cabinet d'ancien oxfordien le coquet dessin du tapis, l'éclat d'argent des lampes de forme nouvelle, le « *salve* » inscrit sur le marbre du foyer où le charbon brûlait silencieusement, je ne sais pourquoi un fragment me revint dans la mémoire où Juvenal décrit l'intérieur d'un poète latin de son époque, — fragment d'une saveur de vie quotidienne, trop rare chez les anciens : « *Codrus* avait un lit, trop court même pour sa *Préciosa*, six pauvres coupes, — brèvement d'un buffet, et au-dessus un tout petit vase, et couché sur la même table, un *Chiron*. — Un déjà vieux

de ses yeux, que de son nez ou de son fauve » que Musset autour de ses boucles blondes de mince et musqué dandy. Pareillement en Angleterre un plus grand que Tennyson, Byron, a subi un sort indiscutable de dépréciation artistique. Depuis plus de trente ans, ce n'est pas de lui que se réclament les jeunes poètes, c'est de l'infortuné John Keats, mort si tôt, et qui voulait, par désespoir de s'en aller inconnu, qu'on gravât sur sa pierre : « Here lies one whose name was writ in water! » Cigite un dont le nom fut écrit sur de l'eau!... — C'est encore et surtout de ce Shelley dont la destinée singulière s'achève par une inouïe singularité de gloire posthume...

« C'est qu'aussi bien, — me dit mon interlocuteur dont j'essaye de transcrire l'opinion avec une fidélité de sténographe et à simple titre de document sans critique, — c'est qu'aussi bien ces deux poètes ont essayé de nous donner une qualité que nous n'avons jamais possédée au même degré que les écrivains de la tradition romaine, je veux dire la forme plastique et comme concrète. Nous avons toujours eu, et à un degré que les connaisseurs s'accordent à reconnaître unique la puissance du rêve et de la poésie au vrai sens du mot : la création d'un univers à nous, personnel et indépendant comme le rêve même. Il y a du Robinson dans tout Anglais, de l'homme isolé, ou mieux, si le mot n'était pas barbare, « insulé » et à plus forte raison cette intensité du songe solitaire se retrouve-t-elle chez les poètes qui sont comme la mbelle de la vie nationale. Mais à ces poètes, chez lesquels surabonde l'imagination intérieure, il a manqué trop souvent les qualités extérieures : la langue ciselée, le contour arrêté du rythme. Leur poésie a dépassé leur art. La gloire de John Keats et de Shelley est d'avoir, le premier, par un paganisme ingénu de la sensibilité, le second, par son ardente et panthéistique façon de mêler son âme aux mots comme aux choses, créé des œuvres accomplies où la poésie et l'art vont de pair; — œuvres doubles où l'intensité du songe anglo-saxon s'allie à la perfection d'une forme de ligne aussi pure que la ligne d'un chœur de tragédie grecque. »

Et prenant sur un des rayons de la bibliothèque les deux volumes, il me lut, sur ce ton de mélodie un peu traînante que les poètes de tous les pays prennent pour déclamer les vers, dans Keats le début d'*Endymion* : « Une chose de beauté est une joie pour toujours... » et dans Shelley, *Pariette pour musique*, laquelle s'achève par ce trait délicieux : « Chante, chère Jane; — par ta douce voix révélant — un ton — d'un monde loin du nôtre, — où musique, clair de lune et sentiment — sont un... »

« Cette préoccupation d'art vous explique, continua-t-il, pourquoi Swinburne et ses amis se rattachent avec un enthousiasme si fervent aux poètes français disciples de Victor Hugo et, parmi eux, à celui que Baudelaire appelait le parfait magicien des lettres, à ce Théophile Gautier qui ne croyait qu'à la puissance de l'Art, comme il le proclame dans une strophe dont les mots se tiennent, serrés les uns contre les autres, comme les pierres d'une mosaïque :

Tout passe, l'Art robuste
Seul a l'éternité.
La buste
Survit à la cité.

» Et c'est ainsi que, par une rencontre

pas toujours naïf de prophétiser, je dirais volontiers que l'avenir de la littérature poétique actuelle en Europe me paraît être dans une sorte de byzantinisme intellectuel et sentimental qui est évidemment de la décadence au sens où l'on prend ordinairement ce mot; — mais pourquoi flétrit-on de ce terme, dénué de vraie portée scientifique, les époques fécondes en efforts tout individuels et en complexités délicates... »

La conversation tourna alors et une discussion sur le byzantinisme nous entraîna très loin des tendances de la poésie anglaise contemporaine. L'opinion de mon interlocuteur est-elle une opinion d'exception, ou bien résume-t-elle la doctrine d'un groupe d'esprits qui a de l'avenir? En ma qualité d'étranger, je n'ai aucune donnée sur la solution de ce problème, mais aussitôt rentré, et après avoir noté quelques-unes de ces phrases, je repris le volume de Shelley, et je m'amusai à traduire en vers un des petits poèmes lyriques qui suivent les grandes compositions. Je terminerai cette longue et abstraite chronique par ces deux strophes qui n'ont malheureusement de l'original ni la musique ni le charme de style — mais les images sont gardées. Cela s'appelle : le *Passé* :

Oublier! — tu que d'heures douces
Nous enterrâmes sous les mousses
Du bois suave de l'Amour?
Et nous amoncelâmes sur elles
Des fleurs et des feuilles nouvelles,
Et c'étaient ces feuilles d'un jour.
Nos espérances alors vertes,
C'étaient, ces fleurs à peine ouvertes,
Nos bonheurs, fanés sans retour...
— Oublier ces heures passées
Et leurs bienheureuses pensées?...
Un spectre velle et ne veut pas.
Mon âme est une tombe noire
Que garde en pleurant la Mémoire.
Et le Regret me dit tout bas :
« Les félicités anciennes,
O cœur malade, sont des peines
dont jamais tu ne guériras... »
PAUL BOURGET.

ACTES OFFICIELS

Par décret en date du 30 décembre 1880, M. Cornet (Louis), capitaine de génie, proposé pour chef de bataillon, a été promu au grade d'adjudant de 1^{re} classe dans le corps de l'intendance militaire.

Par arrêté du ministre des finances, le jeudi 20 janvier 1881, il sera procédé, dans une des salles du ministère des finances, au tirage par la voie du sort, des obligations trentenaires de la vingt-deuxième annuité (1^{re} émission), de la vingt et unième annuité (2^e émission), enfin de la vingtième annuité (3^e émission); à rembourser au capital nominal de 300 francs; à partir du 20 juillet de la même année (1881).

Le nombre de ces obligations est fixé, savoir :

Celles de la première émission à huit mille cent vingt-six.

Celles de la deuxième émission à huit mille deux cent soixante-quatorze.

Celles de la troisième émission à douze mille six cent quarante-neuf.

Les obligations désignées par le sort qui auront été converties en rentes 3 0/0, en conformité de la loi du 12 février 1882, ne donneront lieu à aucun remboursement.

Il sera dressé, séance tenante, un procès-verbal de cette opération, lequel, après avoir été signé par les fonctionnaires présents, sera déposé au service chargé du contre-seing, afin que des ampliations en soient délivrées à qui de droit.

Par décision du ministre des postes et des télégraphes, en date du 31 décembre 1880, a été autorisée la création d'établissements de poste dans les communes de Pailhas (Cantal), Pichérat (Ille-et-Vilaine), Vianne (Lot-et-Garonne), Gargenville (Seine-et-Oise).

coi
no
per
des
un
de
qu
dar
cité
dét
qu
tio
tab
plo
exe
du
L
viv
ven
con
inv
l'en
Als
sur
pro
dan
con
July
C
qu
se
1
ble
infl
a Fl
l'av
plot
trof
qu
cette
le
gém
A
de
com
serv
de
rien
cont
tère
Le
en
pula
Nan
port
dai
uns
pare
trop
sons
la vi
mon
nous
que.
Ad
de
le
réda
le
ex
pour
cals
être
mot
par
l'om
Des
sans
et
40
postil
Ost
ragés
primo
mais
qui
l'adm
sans
mais
non
non
sion
preye
Alfo
somb
de
c
main

tenir sa candidature. Il adresse à ses concitoyens un manifeste ainsi conçu :

Un groupe important d'électeurs du quartier Saint-Thomas-d'Aquin m'a offert la candidature au conseil municipal de Paris.

Cette candidature, que j'ai acceptée, a été soumise au comité républicain du quartier Saint-Thomas-d'Aquin et acceptée par lui.

Elle a été ratifiée à l'unanimité par le comité général du 7^e arrondissement, et c'est sous ce double patronage que je viens solliciter vos voix.

Ma candidature est franchement et fermement libérale et républicaine.

Si vous me faites l'honneur de m'envoyer vous représenter au conseil municipal de Paris et au conseil général de la Seine, vous me trouverez toujours prêt à défendre vos intérêts d'habitants du quartier Saint-Thomas-d'Aquin, vos droits d'habitants de Paris.

Je voudrais :

Favoriser de mes votes et provoquer les mesures propres à faciliter l'extension de l'industrie, du commerce, du travail à Paris ;

Rechercher les moyens d'obtenir les dégrèvements d'impôt et d'octroi, de diminuer d'une manière effective les charges municipales, si lourdes encore aujourd'hui ;

Étendre les franchises municipales, sans empiéter sur le domaine législatif, mais en usant de nos droits ;

Revendiquer l'abolition des privilèges et des monopoles, qui sont toujours au détriment du consommateur et contraires à nos intérêts ;

Parvenir, de vos deniers, à admettre le système d'emprunts que dans des occasions très rares et très spéciales dans un but d'intérêt général, et seulement lorsque, d'un commun accord, nous y trouverons honneur et profit pour tous.

Je m'attacherais particulièrement à la question de l'instruction, qu'on ne répandra jamais assez, et que je voudrais voir donner gratuitement aux pauvres.

Je voudrais propager les écoles professionnelles, ces institutions si nécessaires, si bienfaitantes, si utiles pour la solution des questions sociales, en donnant à chacun, fille ou garçon, un moyen de gagner honorablement sa vie.

Imposer dans chaque école, au même temps que l'instruction, l'obligation d'apprendre un métier manuel, sauvegarde contre les vicissitudes de la vie, et garantie d'indépendance au sortir de l'école.

Je tenterais les moyens d'établir des crèches, des caisses de secours dans les quartiers, de développer les ressources de l'Assistance publique, ces questions étant primordiales dans une grande et généreuse cité comme notre Paris.

En un mot, dans la mesure de nos forces, je m'attacherais à tout ce qui peut améliorer le sort des classes déshéritées, et cela dans l'intérêt autant des pauvres que des riches, ces intérêts devant être les mêmes.

Né à Paris, n'ayant jamais quitté Paris, habitant du quartier Saint-Thomas-d'Aquin depuis plusieurs années et probablement pour toujours, je vous demanderai votre collaboration pour l'étude des besoins locaux sans cesse prêt à m'éclairer et à agir que dans l'intérêt du plus grand nombre.

Tel est le programme que je vous soumets et que je m'engage à tenir. Si vous l'acceptez et me jugez digne de vos suffrages, je serai heureux de vous représenter au conseil municipal de Paris et au conseil général de la Seine et vous me trouverez toujours républicain convaincu, prêt à défendre, en toute occasion, vos droits et la liberté.

Nous n'avons pas besoin de rappeler que la loi fixe à huit heures du matin l'ouverture du scrutin et sa fermeture à six heures. Dès que le dépouillement des suffrages aura été fait dans les sections de vote, les résultats en seront centralisés dans les mairies de chaque arrondissement, et de là transmis au bureau du conseil municipal, pavillon de Flore, par voie télégraphique. On peut donc penser qu'à onze heures on sera en possession des votes émis dans tous les quartiers. Il y a lieu de s'attendre à un certain nombre de ballottages.

CHRONIQUE

NOTES DE VOYAGE — POÉSIE ANGLAISE

Londres, janvier 81.

Mon compagnon me voitrait comme un coïlis à travers le fog, ce brouillard fatmé particulier à Londres et qui a comme une odeur de suie. Chemin faisant, nous causions esthétique. Nous

coffre conservait des manuscrits grecs, — et les souris rongeaient les poèmes divins !... » Qui vaut le mieux pour l'inspiration, de ce logis sous les toits du rêveur presque indigent ou bien de l'opulente et calme retraite du littérateur de Londres, si chèrement payé par chacune des innombrables revues où il peut donner ses vers et sa prose ? Chez nous autres Français, c'est presque un lieu commun que l'adversité est, comme le disait l'empereur, la sage-femme du talent ; et, de fait, on compterait ceux des écrivains célèbres de ce temps-ci dont les premières œuvres n'ont pas été composées dans quelque gîte aussi démodé que celui du mélancolique Codrus. Mais n'en reste-t-il pas à beaucoup un caractère d'apre inquiétude et d'excessive tension, et ne faut-il point, par contre, attribuer au bien-être général des hommes de lettres anglais contemporains cette plus abondante et comme plus heureuse façon de sentir ? M. Taine, dans le cinquième volume de son *Histoire de la littérature*, a justement opposé sous ce point de vue Alfred de Musset à Tennyson. Il a montré que la délicate et noble fleur de la poésie de ce dernier n'a pu éclore que dans la serre chaude d'une civilisation comblée, tandis que l'éloquence de l'autre exprime tout l'énerverment sublimé, mais maladif, mais révolté, d'une génération moins établie que campée, — on dirait presque, en regard de l'installation anglaise, logée en garni.

Précisément je prononce le nom de Tennyson devant mon interlocuteur et je constate, une fois de plus, que si le poète lauréat garde son rang incontestable de premier écrivain en vers, il n'est plus, néanmoins, le remueur des jeunes esprits. Pour continuer la comparaison commencée par M. Taine, il me semble qu'il en est de Tennyson comme de Musset en France. Le grand public, ou plus large ou moins délicat que les artistes spéciaux. — L'un et l'autre, sans doute, considère encore l'auteur des *Nuits* comme le poète de la jeunesse. Il Pest peut-être de la jeunesse qui lit, il ne Pest certes pas de la jeunesse qui écrit. Un jeune homme passionnément épris de vers aura bien plutôt sur sa table et dans sa mémoire les *Poèmes barbares* de Leconte de Lisle ou les *Fleurs du mal* de Baudelaire que les *Contes d'Espagne* ou que *Rolla*. Si, d'autre part, le critique veut parcourir les repueils de vers parus, depuis vingt ans et dégager les maîtresses doctrines qui ont gouverné l'inspiration des nouveaux venus, il trouvera que l'influence de Musset a complètement cédé la place à celle de Théophile Gautier. Et cependant Gautier n'a jamais eu, aux yeux du public, la même auréole autour de ses cheveux, de roi franc ou de lion fauve que Musset autour de ses boucles blondes de mince et musqué dandy. Pareillement en Angleterre le plus grand que Tennyson, Byron, a subi un sort indiscutable de dépréciation artistique. Depuis plus de trente ans, ce n'est pas de lui que se réclament les jeunes poètes, c'est de l'infortuné John Keats, mort si tôt et qui voulait, par désespoir de s'en aller inconnu, qu'on gravât sur sa pierre : « Here lies one whose name was writ in water ! » C'est un doni le nom fut écrit sur de l'eau !... — C'est encore et surtout de ce Shelley dont la destinée singulière s'achève par une inouïe singularité de gloire posthume...

« C'est qu'aussi bien, — me dit mon interlocuteur dont j'essaye de transcrire l'opinion avec une fidélité de sténographe et à simple titre de document sans criti-

véritablement surprenante, notre jeune école des poètes se trouve poursuivre des qualités très analogues à celles que poursuit votre jeune école. Swinburne soigne ses rimes avec la méticuleuse rigueur d'un élève de Banville. Les vieilles formes, ballades, sonnets et rondeaux, sont chez nous comme chez vous l'objet d'une recherche de curiosité infatigable, et John Payne vient de traduire avec une exactitude étonnante de transcription le *Grand Testament*, de François Villon. Arthur O'Shaughnessy a, de son côté, traduit, vers pour vers, plusieurs poèmes de Coppée, de Sully-Prudhomme, ainsi ces stances :

Blens ou noirs, tous aimés, tous beaux...
Des yeux sans nombre ont vu l'aurore...

« Il y aurait, pour un essayiste, une étude très intéressante à écrire sur les rapports et les différences de ces deux mouvements parallèles...

« — Savez-vous, lui demandai-je, que cette école d'artistes nouveaux, dont vous parlez, n'a jamais pu, chez nous, atteindre le grand public et que ses chefs sont demeurés tous, même Gautier, des poètes, des lettrés et des raffinés ? En est-il de même chez vous ?... »

« — Sans doute, répliqua-t-il assez vivement. Mais ne croyez-vous pas que l'époque est passée, au moins pour longtemps, des poètes populaires ? Les deux faits nouveaux qui dominent la civilisation européenne, la démocratie et la science, me paraissent infiniment favorables à l'éclatement d'un grand nombre de poésies particulières, individuelles, subjectives, comme diraient les Allemands, et infiniment défavorables à la naissance de ces génies qui sont comme la synthèse vivante de leur génération et en résument toute la pensée ou tout le sentiment. Cela ne signifie point que de tels génies soient impossibles, mais à l'heure présente, le morcellement d'intérêts et de passions qui s'est accompli et qui augmente chaque jour fait que chaque individu est de plus en plus une créature isolée, obligée de se taconner des goûts et des convictions personnelles. De même l'universelle critique a détruit ce jet spontané qui poussait les lyriques de 1830 à écrire sans se juger par avance. Nous sommes, nous, des raffinés et des théoriciens ; ce qui ne nous empêche pas, si nous sommes nés avec une passion spéciale pour le rythme et le rève, de rester des poètes ; mais nous devenons des poètes difficiles, compliqués, nous souciant peu du public dont le niveau esthétique ira se diminuant d'année en année avec le progrès de l'éducation utilitaire, nous souciant peu des savants qui sont trop enfermés dans leur spécialité pour jamais bien nous comprendre, et nous spécialisant, nous aussi, dans notre art. Si n'était pas toujours naïf de prophétiser, je dirais volontiers que l'avenir de la littérature poétique actuelle en Europe me paraît être dans une sorte de byzantinisme intellectuel et sentimental qui est évidemment de la décadence au sens où l'on prend ordinairement ce mot : — mais pourquoi fétrir-on de ce terme, dénué de vraie portée scientifique, les époques fécondes en efforts tout individuels et en curiosités délicates ?... »

La conversation tourna alors et une discussion sur le byzantinisme nous entraîna très loin des tendances de la poésie anglaise contemporaine. L'opinion de mon interlocuteur est-elle une opinion d'exception, ou bien résume-t-elle la doctrine d'un groupe d'esprits qui à de l'a-

gu
Sh
no
me
ma
ten
l'in
tar

D

Rév
à r
de l
que
flor
plu
vict

J
fem
vex
Str
à to
et n

mill
la fi
ville
soir
cée

la c
tites
sécu
n'av
était
peu
pôts
imp
était
C'est
man
la C
euss
pres

De
juifs
barr
dern

expo
faite
Elle
Berr
juifs
tout

topjo
tous
quan
ranç
d'esp
blée

gnert
quelq
qu'ils
profé

Ces
émur
consi

La,
lorsq
non-c
penda
dècèr
un de
élevés
embr
de la

questi
dans l
clat
décret
qu'au
tions

tablea
ploip
exercice
du cui
La
vivem
venn